STIERLE, Leopold, *Die Herren von Wehingen. Ein schwäbisches Rittergeschlecht...*

Joseph Morsel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/2014>

DOI : 10.4000/ifha.2014

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Joseph Morsel, « STIERLE, Leopold, *Die Herren von Wehingen. Ein schwäbisches Rittergeschlecht...* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 1994, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/2014> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.2014>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

STIERLE, Leopold, *Die Herren von Wehingen. Ein schwäbisches Rittergeschlecht...*

Joseph Morsel

- 1 En 1982, Robert Fossier disait de l'Allemagne qu'« elle est le foyer de l'historiographie nobiliaire depuis trente ans » (Enfance de l'Europe, Xe-XIIe siècles. Aspects économiques et sociaux, t.2, Paris: PUF, 1982, p.973). La situation ne semble guère avoir changé aujourd'hui si l'on en croit la quantité impressionnante d'ouvrages et d'articles parus depuis cette date (cf. par exemple le bilan des principales publications parues depuis 1981 dressé à ce sujet par Karl-Heinz Spieß, « tat de la recherche sur la noblesse allemande au Bas Moyen Age (XIIe-XVe s.) », in: BullMHFA, 18, juin 1989, p.63-85) et qui continuent de paraître, et si on la compare avec ce qui se fait en France ou ailleurs. Voici certains des derniers ouvrages parus.
- 2 T.B., historien d'art, entend repérer une ligne directrice de l'évolution historique du château. Adoptant la notion « château nobiliaire » au détriment de d'appellations plus courantes (p. ex. staufische Burg), il tente de lire dans l'évolution numérique et architecturale du château celle de la noblesse au Moyen Age, les monuments tendant de plus en plus à être considérés comme des « supports de conscience » et le château étant indissociable de la conscience nobiliaire. S'appuyant sur un bilan sans surprises de la recherche sur la noblesse depuis l'an mil et retraçant l'évolution formelle du château, T.B. établit ainsi un parallèle entre l'avènement de ce qu'il appelle le « château classique » (ensemble donjon-bâtiments-cours-murailles issu d'un double processus d'ascension et de pétrification) et celui d'une conception homogène de la noblesse (par le biais de la chevalerie) au XIIIe s.: « ce type de château est tout autant habitable que défensif, tout autant symbolique que payable et ce, en principe pour toutes les couches de la noblesse, du roi jusqu'à la ministérialité émancipée » (p.210); il suffit d'en faire varier les dimensions. La différenciation ultérieure qui isole le prince d'une noblesse dépossédée de ses pouvoirs s'exprimerait à son tour dans le destin du château, dont le

rythme de construction s'effondre et dont les fonctions militaires et de résidence se dissocient. Une intéressante vue d'ensemble en dépit de son schématisme.

- 3 M.B. se place au carrefour de deux traditions historiographiques, qu'il rejette toutes deux: la crise globale des revenus nobiliaires et le noble-ne-sachant-ni-ne-voulant-compter. Le premier rejet s'appuie sur des travaux en nombre croissant allant dans ce sens, tandis que le second constitue la contribution majeure de l'ouvrage. S'appuyant sur l'étude de quatorze « familles » de la région du lac de Constance, foyer de fortes tensions à la fin du Moyen Age (confrontations des Suisses, des Habsbourg, des nobles, des villes, des paysans, etc.), M.B. entend ainsi montrer (d'une manière qui ne laisse pas toujours d'être filandreuse) que les nobles pouvaient se doter de politiques financières pour maintenir ou améliorer leur richesse et/ou leur pouvoir. Le service financier apparaît notamment comme une autre forme du service du prince jusqu'au milieu du XVe siècle, intéressant pour les deux parties puisque c'est la pratique de l'engagère qui domine, après quoi le renforcement du poids des Habsbourg tend à déséquilibrer les termes de l'échange. L'origine de l'argent prêté n'est souvent pas évidente. L'intérêt financier des faides tout comme celui des dots est considérablement relativisé. Le service princier, la vente à réméré de biens fonciers, la constitution de rentes auprès d'autres nobles ou de villes et les emprunts auprès des citadins et des Juifs de Constance en sont en revanche des moyens efficaces et adaptés à des besoins variés. M.B. estimant sans doute que l'« économie du crédit » n'a rien à voir avec l'économie seigneuriale, la seigneurie n'entre pas en ligne de compte comme source de capitaux (y compris par le crédit aux dépendants); on ne peut que regretter un tel parti pris de désarticulation des formes seigneuriale et non seigneuriale d'extraction des richesses.
- 4 Les Eptingen, petits nobles de Haute-Souabe, ont laissé une sorte de livre de raison dont le plus ancien exemplaire connu date de 1621, mais dont l'essentiel du matériau remonte au XVe siècle: l'« original perdu » de la fin du Moyen Age a été repris et complété d'éléments extérieurs ou postérieurs aux Eptingen médiévaux (récit d'événements, histoire lignagère au XVIe siècle). Le contenu du livre, qu'il faut constamment aborder en tenant compte du repérage fait par D.A.C. des parties originales et des ajouts postérieurs, en fait un document précieux pour l'histoire de la noblesse du Sud de l'Empire à la fin du Moyen Age. On y trouve ainsi un récit de pèlerinage en Terre-Sainte, un précis de chasse, la description des grands tournois de la fin du XVe s., des considérations historico-lignagères, etc. L'édition de ce mémorial est d'une qualité matérielle remarquable (le texte est notamment accompagné de la reproduction de la riche iconographie y afférente, notamment héraldique) et sa division en chapitres et son appareil de notes, de commentaires et de présentation en font un ouvrage à la fois de qualité et commode d'utilisation et un modèle de publication de chronique nobiliaire.
- 5 H.E., spécialiste de la Réformation dans le Sud-Ouest allemand (entre autres des positions de la noblesse face à celle-ci), s'est attaché aux pas d'un personnage de l'histoire du Wurtemberg médiéval, Wolf von Wunnenstein, dit « Wolf l'Éclatant » (v. 1340-1413), célèbre notamment par son activité guerrière (comme plus tard Götz von Berlichingen, dont les mémoires ont été éditées en 1981 précisément dans la même collection). Mais ce Wolf n'est en fait d'une certaine manière qu'un prétexte: seules une soixantaine de pages lui sont consacrées, les 150 autres s'attachant à son contexte d'apparition (la colline et les bâtiments du Wunnenstein, la « famille » von Wunnenstein, la « famille » de Wolf) et à sa postérité (héritiers, destin du Wunnenstein,

historiographie et création littéraire autour du Wunnenstein et de Wolf l'Éclatant). Cela nous vaut un travail factuel intéressant mais qui, hésitant entre la biographie et la monographie, permet difficilement d'aller au-delà et ne parvient pas à persuader que ce Wolf a été important autrement que dans l'esprit des hommes de lettres et des historiens (ce qui relève d'une autre histoire que de celle de la noblesse médiévale).

- 6 L'histoire de la noblesse médiévale est faite d'ascensions et de déclin, mais le genre monographique empêche souvent de percevoir la concomitance des deux mouvements et débouche sur des généralisations abusives et donc des constats de crise ou de prospérité de la noblesse tout entière. Deux monographies peuvent servir d'exemple à ces deux mouvements inverses. Les Fleckenstein d'Alsace du Nord et du Palatinat remarquablement étudiés par P.M. représentent un cas relativement typique d'une ascension sociale: issus de la ministérialité des Staufens, certains des leurs se font concéder en 1467 un diplôme impérial de Freiherr (à la fois les distinguant des nobles de rang chevaleresque et les « libérant » de la macule ministériale). Sur la base d'un repérage intensif des sources et d'une problématique où se mêlent les aspects traditionnels (généalogiques, « familiaux », territoriaux) et des interrogations plus neuves (réseaux sociaux: matrimoniaux, féodaux, princiers, ecclésiastiques, etc.), P.M. livre une étude importante sur des nobles souvent mentionnés mais mal connus, dont les enseignements ont une portée cependant plus grande encore. Des annexes formant près de la moitié du volume complètent le tout.
- 7 Les comtes de Truhendingen, eux, sont l'exemple d'un déclin, clos par l'extinction en ligne masculine directe – or, la survie est la première des réussites sociales. Ces comtes implantés en Franconie, Souabe et Bavière ont fait l'objet d'une très soignée étude de H.R. dans le cadre d'une thèse de doctorat. Tant les aspects « familiaux » (origines, mariages, extinction) et sociaux (position relative, richesse) que territoriaux (phases de croissance, organisation), politiques (alliances, clientèles), seigneuriaux (vassaux, dépendants) et cléricaux (fondations, membres clercs) sont envisagés minutieusement – quoique de façon quelque peu trop descriptive et peu problématisée, ce qui s'exprime d'ailleurs à travers la bibliographie utilisée. Un travail classique, doté lui aussi d'annexes imposantes et d'un grand intérêt.
- 8 Le terme « famille » a été rencontré à plusieurs reprises dans les ouvrages susmentionnés, mais il a ici toujours été mis entre guillemets en raison de son inadéquation, de plus en plus soulignée en France à la réalité médiévale. C'est là le principal reproche à faire à l'ouvrage de K.H.S., dont l'étude de la « famille » et de la « parenté » (la première étant considérée comme incluse dans la seconde) dans quinze « lignages » (terme lui aussi problématique) de la haute noblesse d'Allemagne centro-méridionale (Franconie-Hesse-Rhin moyen) s'avère par ailleurs tout à fait intéressante, tant par son caractère novateur que par la richesse de son information et le degré poussé de l'analyse. Cette étude de la parenté est conçue comme l'un des volets d'une étude du pouvoir de la haute noblesse non princière dans l'Empire de la fin du Moyen Âge et examine successivement la formation de la « famille » – i.e. le groupe domestique – (conclusion des mariages), les pratiques dotales et successorales (en relation avec le développement d'une conscience patrimoniale sous forme d'un discours dynastique), les aspects démographiques du mariage, les rapports de forces et affectifs au sein de la « famille », enfin l'insertion de la « famille » dans la « parenté », le tout appuyé sur une soixantaine de graphiques et tableaux. Une analyse qui comptera dans l'histoire de la parenté et de la noblesse en Allemagne à la fin du Moyen Âge.

- 9 La noblesse est également objet d'expositions, comme l'illustrent les deux catalogues qui suivent. Les comtes d'Andechs et ducs de Méran faisaient partie au XIIe et au début du XIIIe siècle des principales dynasties du sud de l'Allemagne et de l'Empire en général (rappelons le mariage d'Agnès de Méran avec le roi Philippe Auguste); ils étaient possessionnés en Bavière et en Haute-Franconie, où ils ont eu comme prestigieux successeurs les Wittelsbach et les (Hohen)Zollern (ainsi que les Truhendingen susmentionnés, au terme d'un conflit successoral retracé par H.R.), une fois leur puissance brisée à la suite de l'assassinat de Philippe de Souabe et la dynastie éteinte en 1248. Une exposition a été consacrée en octobre dernier à cette dynastie, dont sont en outre issus une vingtaine de saints et bienheureux, notamment sainte Hedwige et sainte Élisabeth de Thuringe (d'où le « Ducs et saints » du titre). Mis à part de courtes mises au point sur les monastères d'Andechs et de Dießen, l'essentiel du catalogue est consacré à la dynastie des Méran, c'est-à-dire à une mise en perspective des Andechs-Méran au sein de l'univers politique et culturel du Moyen Âge central, ainsi qu'à la présentation des deux saintes mentionnées. Bien, mais sans surprises.
- 10 Sans surprises non plus cet autre catalogue d'exposition dû à V.R., qui présente toutefois la remarquable particularité de rendre accessible au lecteur non germanophone certains des enseignements de la recherche allemande jusqu'en 1988 – date de la confection de la version allemande du catalogue, dont la version française a été complétée d'une postface sur la noblesse lorraine due à Michel Parisse. L'exposition part de la genèse et du développement de la ministérialité et mène jusqu'au début du XVIe siècle, présentant tour à tour les effets institutionnalisants du droit féodal, de la culture chevaleresque, de l'État territorial, qui conduisent à l'apparition et au maintien d'un « ordre nobiliaire ». Sont également évoqués les aspects cléricaux et économiques du pouvoir des nobles, suivis de la présentation du mode de vie noble et des distorsions et mutations du début du XVIe s. Une vision parfois dépassée (sur le brigandage noble, par exemple), mais à connaître.
- 11 Terminons avec deux exemples de travers qui hypothèquent encore trop souvent les recherches sur la noblesse. Le but de J.R.v.B. est de retracer ce que le prince sicilien Giuseppe Tomasi di Lampedusa appelle « l'univers de la noblesse » dans son célèbre roman *Le Guépard*, avec les inconvénients inhérents à un tel choix comme point de départ d'une étude de la noblesse: l'écrasement du temps, l'acceptation du discours nobiliaire sur la continuité de la noblesse (même à travers le changement: après tout, ne fait-on pas dire au jeune Falconari que « si nous voulons que tout continue, il faut que d'abord tout change », et au Père Pirrone, que la noblesse, véritable phénix, est « une classe difficile à supprimer, car au fond elle se renouvelle continuellement; quand il le faut, elle sait bien mourir, c'est-à-dire jeter une graine au moment même de sa fin »...?) et donc également la fossilisation de rapports sociaux hypostatiques (noble/bourgeois, noble/paysan). Il s'agit plutôt, en fin de compte, d'un ouvrage de vulgarisation, sans appareil de notes, parfois erroné et qu'il est donc préférable de ne pas mettre entre des mains d'étudiants.
- 12 L'existence aux XIIIe-XVIe siècles de trois groupes familiaux portant le même patronyme (von Wehingen), mais localisés dans trois espaces différents (l'un passé de Souabe au Tyrol et en Haute-Autriche, l'autre en Basse-Autriche et le troisième à Rottenburg am Neckar) et dotés d'armoiries différentes, conduit L.S. à tenter de retrouver la relation existant entre les trois groupes homonymes et si possible leur origine commune. L'accumulation (prévisible) d'un matériau important et disparate,

que l'auteur ne parvient pas à articuler ni/ou même à utiliser correctement n'est que la conséquence douloureuse d'une erreur à la fois cratylienne (un nom = une chose, donc un même nom = une même chose) et archéomaniacale (retrouver les origines « réelles » de toute forme socio-culturelle, ici le phénomène d'homonymie, qui ne serait que le décalque d'un réel perdu). Ce faisant, L.S. entre dans le jeu de la continuité par l'homonymie, où l'on connaît l'excellence des nobles, alors que l'attitude de départ devrait plutôt être de refuser d'admettre comme évidente, voire normale, une continuité apparente (même au sein d'un seul et même groupe parental): une telle continuité n'est pas une donnée immanente à la reproduction humaine, mais un produit social (dans lequel le discours lignager joue un rôle à préciser). Un bon exemple des apories où peut mener même la bonne foi lorsqu'elle n'est pas doublée d'une volonté de rupture avec le savoir immédiat.

13 Joseph MORSEL